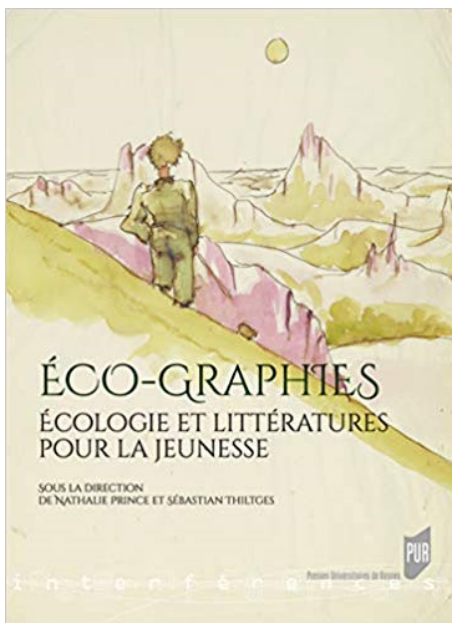


Éco-graphies : écologie et littératures pour la jeunesse, sous la direction de Nathalie Prince et Sébastien Thiltges, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2018, 343 pp.



Le titre de l'ouvrage, avec son trait d'union, met en valeur l'ambition précisée par le sous-titre : il revendique une approche littéraire de la thématique écologique dans les livres destinés à la jeunesse. Il s'agit d'étudier comment s'écrivent dans ce cadre les réponses à la question la plus prégnante du monde contemporain. L'écocritique, née aux Etats-Unis dans les années 1970, est devenue un champ fécond des *cultural studies* à partir des années 1990 et a d'abord concerné la littérature générale avant d'atteindre la littérature de jeunesse. On ne relève pour l'instant en France que des études incidentes dans ce champ particulier¹, d'où le prix de cet ouvrage somme qui embrasse un ample corpus de livres pour l'enfance et la jeunesse, des origines de cette littérature à nos jours, à travers ses différents genres et sous-genres. Il réunit vingt contributions réparties en quatre chapitres, précédés par une double introduction et suivis d'une conclusion et d'une postface. À quoi s'ajoute un *index nominum*. Pour limiter la disparate inhérente à tout ouvrage collectif, Nathalie Prince et Sébastien Thiltges ont serti les différentes contributions dans les chapitres – indiquant simplement le nom des auteurs en haut de page – et ils ont jointoyé les différentes étapes de la réflexion en rédigeant des commentaires en italique qui

¹ Le vaste corpus étudié par Christian Chelebourg dans *Les écofictions. Mythologies de la fin du monde* (Bruxelles, Les impressions nouvelles, 2012) ne concerne qu'un nombre relativement restreint d'œuvres pour la jeunesse. En revanche, voir Philippe Clermont, « Les écofictions pour la jeunesse. Une forme spécifique ? », dans Christiane Connan-Pintado et Gilles Béhotéguy (sous la dir. de), *Littérature de jeunesse au présent. Genres littéraires en question (s)*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, « Études sur le livre de jeunesse », 2015, pp. 59-75.

jouent un rôle de transition entre les articles. Ce procédé original donne en effet à l'ouvrage une belle cohérence, avec pour effet secondaire que les annonces et conclusions d'articles n'évitent pas toujours la redondance.

Les deux textes introductifs prennent le parti de considérer les livres pour la jeunesse « comme un domaine de l'art, de la poésie et du littéraire », excluant par-là ce qui pourrait tenir à leur dimension éditoriale ou didactique. Il n'est pas question pour autant d'occulter la caractéristique éducative constitutive de la littérature pour la jeunesse, car l'« éco-graphie » est guidée par un projet éducatif, propre à sensibiliser les jeunes générations aux menaces qui pèsent sur la planète. Nathalie Prince définit les « «éco-graphies pour la jeunesse» » comme les représentations de l'écologie et de l'inquiétude environnementale par le texte et par l'image, selon une esthétique et une poétique adaptées à un public particulier, un destinataire bien spécifique, en l'occurrence l'enfant et/ou l'adolescent ». L'objet d'étude de l'ouvrage, désigné comme « écolije » – littérature de jeunesse qui s'intéresse à l'écologie – a vocation à former de jeunes écocitoyens, voire de les missionner pour changer (et sauver) le monde afin que d'autres enfants, demain, puissent encore lire. Les deux directeurs de l'ouvrage s'intéressent ainsi au discours porté sur la nature, dans l'objectif de définir une « écopoétique » qui aiderait à mieux la comprendre pour mieux l'habiter. En se fondant sur les travaux théoriques menés dans les études internationales d'écocritique, ils proposent une approche comparatiste de la littérature de jeunesse qui permet de mettre en relation des œuvres anciennes et récentes, publiées en France et au-delà des frontières : plusieurs articles portent sur des titres publiés en Espagne, au Portugal, en Allemagne, en Angleterre, en Grèce, mais aussi en Uruguay et au Congo, du XVII^e siècle à l'extrême contemporain. Faute de pouvoir citer toutes les contributions, nous avons retenu quelques traits saillants de chaque chapitre.

Le premier chapitre, « Ecogenèse : histoire d'une sensibilité en formation », part en quête des « prodromes d'une conscience écologique » que Dominique Peyrache-Leborgne met en évidence dans les *Kinder- und Hausmärchen* en rappelant que les frères Grimm se réclament de la *Naturpoesie* lorsqu'ils s'engagent dans l'entreprise de mettre au jour le trésor des contes populaires. Par exemple, « La Reine des abeilles », conte qui relève de la catégorie dite « des animaux reconnaissants », met en scène un jeune héros dont la quête initiatique est soutenue par les animaux qu'il avait auparavant secourus. Actualisé deux siècles plus tard par les créateurs d'albums Philippe Dumas et Geoffroy de

Reseña

Pennart, ce conte mis en images prend la forme d'un manifeste écologique. Dans le même chapitre, Aurélie Gille Comte-Sponville s'intéresse à la période des Trente Glorieuses en parcourant des romans réalistes pour la jeunesse qui témoignent d'un changement de monde marqué par l'exode rural, l'urbanisation (voir la série *La Famille HLM* de Paul-Jacques Bonzon), la crainte du nucléaire, la technologie galopante. Dans ces romans, la nature reste, selon la tradition littéraire depuis *Robinson*, le territoire de l'aventure, doublé de celui d'une enfance rêvée.

Le deuxième chapitre « Écomotifs et écothèmes », le plus long, s'appuie prioritairement sur des albums contemporains. Il porte un sous-titre énumératif, « Alimentation, arbre, cabane, chasseur, dodo, loup... » et certains des articles thématiques qui le composent n'échappent pas à la tentation du catalogage pour recenser les occurrences du motif étudié. La contribution de Nadja Maillard et Dominique Ulma s'intéresse à la présence du dodo, emblème de l'île Maurice, qui occupe une place remarquable dans les ouvrages pour la jeunesse depuis *Alice au pays des merveilles*. Le questionnement au sujet de cet oiseau disparu explore différents genres du livre de jeunesse (documentaire et fiction, album, récit, théâtre) et différentes voies. On peut certes voir dans cette prédilection pour le dodo, les manifestations d'une éco-pédagogie incitant à réfléchir sur la biodiversité, mais certaines œuvres dépassent la stricte préoccupation environnementale pour adopter une perspective plus large qui les rattache à la fable et au mythe. De son côté, Florence Gaiotti crée la surprise en s'intéressant à une figure que l'on n'attendait guère dans un ouvrage sur l'écologie, celle du chasseur. Elle le traque dans les livres destinés à la jeunesse en partant du fameux *Rôti-Cochon* publié à la fin du XVII^e siècle et ce parcours diachronique se place au service de l'évolution des représentations du chasseur face à la nature, incarnée par l'animal. Après mention des incontournables, le Tartarin de Daudet et les chasseurs du *Wild*, l'article se centre sur les albums, à partir de ceux de Benjamin Rabier dans lesquels peuvent se lire les prémices d'une dénonciation, dont on suit les étapes jusqu'à aujourd'hui à travers une grande diversité de contextes. Caricaturée et stéréotypée, la figure du chasseur dé-naturé reste cependant dominante.

De l'approche thématique, on passe à une approche générique dans le troisième chapitre qui porte sur la « Pluralité des éco-genres ». Sont abordés successivement la *fantasy*, le roman pour adolescent, les jeux de simulation (mais s'agit-il alors de littérature ?), le théâtre et le conte merveilleux. Isabelle Périer rappelle que la *fantasy* arthurienne peut être considérée comme un éco-genre, car elle déploie

tout un imaginaire de la nature grâce à son décor – forêt de Brocéliande, lac, mer – et à l’omniprésence du règne animal. Laurent Bazin s’attache à la littérature de la catastrophe, à travers les dystopies, si nombreuses depuis le début du XXI^e siècle, pour dénoncer les dangers et les dérives du monde contemporain, susciter chez les jeunes lecteurs une prise de conscience, et partant, ménager – on ne saurait désespérer totalement la jeunesse – la possibilité d’une issue positive.

Le dernier chapitre étudie « l’écologie en contexte (s) », à travers la littérature de jeunesse publiée dans différents pays, comme le Portugal, où se crée dès les années 1970 un Prix de l’Environnement dans la littérature enfantine. En France, Esther Laso y León illustre le franchissement de frontières entre les âges à travers les œuvres patrimoniales régulièrement adoptées par l’édition pour la jeunesse, comme les deux grands romans maritimes de Hugo et de Loti, *Les Travailleurs de la mer* et *Pêcheur d’Islande*. Elle soumet ainsi le thème de la mer à une analyse écocritique en comparant la vision déployée dans ces deux romans avec celle d’un « roman d’actualité » publié en 2000 après le naufrage du pétrolier *Erika*. D’un siècle à l’autre, du romantisme de Hugo à l’engagement du roman contemporain, la lutte entre l’homme et la mer prend une tout autre tournure : c’est la mer qui devient la victime. La dernière contribution souligne fortement la portée éducative de la littérature de jeunesse car Edwige Chirouter s’appuie sur un corpus d’albums propres à susciter une réflexion d’ordre philosophique pour commenter ses interventions auprès des enfants à l’école primaire. Ce sont les jeunes générations qu’il importe en effet de former au plus vite. Dans la double conclusion de l’ouvrage, Christian Chelebourg élargit le propos à la fiction *mainstream*, qui retient aujourd’hui l’attention des *digital natives*, étroitement concernés par le monde de demain ; Catherine Larrère s’interroge *in fine* sur les contraintes de la littérature de jeunesse qui pourraient biaiser la transmission d’un message écologique. Elle rejoint ainsi le projet des éditeurs de l’ouvrage en formant le vœu que la dimension littéraire, donc esthétique, des œuvres prédomine sur leur contenu idéologique et soit ainsi plus efficacement mise à son service. Même si ce pari n’a pas toujours été entièrement tenu, le message ayant tendance à l’emporter sur la poétique des œuvres, il faut saluer l’intérêt de ce bel ouvrage, dont l’illustration de couverture est particulièrement heureuse car elle en résume poétiquement le propos, fait d’inquiétude et pourtant d’espoir : une aquarelle aux teintes douces sur laquelle on reconnaît le Petit Prince qui, de dos, contemple un paysage aride et montagneux². Cet ouvrage collectif retient l’attention par sa

2 L’image ne vient pas du livre même de Saint-Exupéry mais de ses dessins préparatoires. Précisons que l’ouvrage, s’appuyant sur une importante production iconographique, comporte un livret d’images en son centre.

Reseña

richesse, sa diversité de points de vue, son ambition, et il servira de repère à tous ceux qui s'intéressent aux livres de jeunesse et à la grande question de l'écologie dans le monde contemporain.

Christiane Connan-Pintado

Université Bordeaux-Montaigne

TELEM EA 4195